

XYZ. La revue de la nouvelle



Un conte

Juan Abreu

Number 70, Summer 2002

Suite Miami

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3876ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Abreu, J. (2002). Un conte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (70), 17–35.

Un conte

J'ouvre les yeux et je le vois. Je ne sais pas s'il vient d'apparaître où s'il a été là toute la nuit. C'est un long conte, corpulent, avec une carapace d'aspect métallique, mais molle, qui lui sert de peau. Fulgurant dans la pénombre. Une belle tête, imposante, aux yeux brillants, se redresse tout en me regardant. Le corps est à l'intérieur d'un pantalon javellisé, du genre que portent les adolescents, d'une paire de baskets sales et d'une chemise fripée. On imagine facilement qu'il se sent à l'étroit dans n'importe quel vêtement. Il est gros, mais sans graisse, robuste. Presque jeune. Par la braguette ouverte, entassés entre deux masses de chair, s'échappent un petit phallus et deux testicules compressés comme ceux d'un nouveau-né. La manière dont il s'est introduit dans la chambre me laisse perplexe. Il mesure au moins trois mètres et fait un mètre d'une épaule à l'autre. *Le ciel est une tache*, murmure la grande carcasse d'une voix melliflue totalement incongrue. Je le regarde, fixement, confortablement installé sous mes trois couvertures (l'air climatisé fonctionne à tord-cou), pour voir s'il va disparaître, se dissiper. C'est comme ça qu'il faut parfois traiter avec les contes. On les fixe longuement en faisant semblant de ne pas les voir, comme si l'on était absorbé par quelque chose d'autre, en leur prêtant le moins d'attention possible. Ils finissent par s'en aller. S'il y a une chose qu'ils ne peuvent supporter, c'est l'indifférence. Parfois, ils s'en retournent d'où ils sont venus, sans laisser de traces.

Pas celui-ci. Il continue de me regarder avec ses yeux brillants, presque ronds, qui semblent agités par un trouble intérieur, et lance à tout instant : *Le ciel est une tache*. Je me lève, l'ignorant complètement. Pendant que je m'habille, pisse, me lave les dents, le visage, et me peigne, je peux voir son reflet dans le miroir de la salle de bains. Il continue de m'épier et de chuchoter. Les mots écument de sa bouche. Un fredonnement d'œufs minuscules dans une salive luisante. Il bouge de longs bras rondelets. Sous la toile ajustée, ses jambes font penser à des grillons monstres. Le

cordon d'un des baskets est dénoué. Je m'abstiens de le lui dire, ne voulant pas le mettre en confiance. Les phrases — écume ou œufs — jaillissent de sa bouche de bacon, grasse et graisseuse, crissent, éclatent tout en produisant un son étrange, commencent à se chamailler dans l'air puis se transforment en mouches, maringouins, fourmis, araignées et en une myriade d'autres insectes volants minuscules que je ne parviens pas à identifier. Il y a même des fées style Disney, aux gros tétons pointus et aux culs remontés. En sortant de la salle de bains, ça bourdonne de partout. Ça me rentre dans la bouche et je dois en avaler quelques-uns. Ça me rappelle le goût d'une noix de cajou que j'ai mangée il y a des années. Tous les insectes, et les fées qui sont aussi des insectes, répètent la même chose, ladite phrase : *Le ciel est une tache...* Ça sort de sa bouche en quantité alarmante. Éloignant par de grands moulinets les bestioles qui s'obstinent à me coller au visage, je me glisse contre le mur tout en me dirigeant vers la porte. Ce faisant, je prends les clés de l'auto qui se trouvent sur la commode. Du coin de l'œil, je m'aperçois qu'il se prépare à me suivre. Déjà pas mal irrité, je me retourne et lui dis tout de go :

— Si tu veux me suivre, remonte au moins ton *zipper*.

Le ciel est une tache. La phrase se pose, adhère avec ses pattes de mouche, de libellule ou de punaise au pare-brise pour ensuite se dissiper avec le bruit d'une chose minuscule qui éclaterait. L'asphalte gris, bleu métal de chaleur, commence à dégager une vapeur qui enveloppe le paysage monotone et vulgaire des petits commerces de la misère. De grandes affiches sur lesquelles un anglais bâclé côtoie un espagnol tout aussi bâclé. Un plant de canne à sucre croît dans un énorme pot juste à côté de la porte d'une cafétéria. Si criarde, si vide. Si fausse que si je descends là et me mets à frapper sur la façade, je suis sûr que mon pied passerait au travers comme si elle n'était qu'un décor de papier. La même chose se passerait si je flanquais un coup de pied à n'importe quel de ces badauds qui marchent sur le trottoir. Ils ont vraiment du culot d'appeler ça Little Havana, rien à voir avec La Havane.

Un jour, comme ça, j'ai un accrochage dans la Calle Ocho. Je m'amuse à regarder la cochonnerie des deux côtés de la rue et j'oublie que je suis en train de conduire. Je regarde ces pauvres types qui se croient là-bas, agissent comme s'ils étaient là-bas, rient et vivent comme s'ils étaient là-bas et non ici dans ce merdier, et le cœur me lève. Parfois, à un coin de rue, un politicien arnaque des vieux nostalgiques ; plus loin, un filou bien vêtu vend une camelote dont personne n'a cure. Je roule dans ce purin de rêves, dans ce grand cimetière nourri à même notre couardise. Affiches et merde, c'est tout ce que je vois.

Dans cette maudite ville, on vit à la merci des autos. Ça s'installe dans ta vie et dans ton sang, et arrive le moment où tu sens que tu as un volant dans le creux de l'estomac et un tuyau d'échappement à la place du cul. L'air poisseux entre et se colle à mes bras. Dégoûtant. Immonde. Je remonte les glaces et mets en marche l'air climatisé. De l'air contaminé continue d'entrer, mais au moins il est froid. J'allume la radio, le journaliste vedette de *La Grande*, une des stations cubaines les plus influentes, est plongé dans un reportage sur une collision entre un train de marchandises et une charrette tirée par deux mules à une intersection de Caimito del Guayabal. Les mules et le conducteur s'en tirent indemnes, mais la charrette est une perte totale. Le train n'a subi aucun dommage. L'étoile des ondes, celle que les Cubains adorent, narre les faits en insistant sur les mots, sur un ton pompeux et empesé comme si l'accident allait provoquer la chute du gouvernement. Je change de station et j'entends la voix d'un ex-curé soûlard qui anime une populaire émission d'interviews. Aujourd'hui, il sonne plus servile que jamais car son invité est un cadre supérieur de la toute-puissante radio locale. Le crétin américain s'obstine à baragouiner quelque chose qu'il croit être de l'espagnol, et l'ex-curé ivre le flatte de son rire bruyant. J'éteins.

Arrêté au feu rouge à la hauteur de la 12^e Avenue, je le vois avancer entre les autos. Il évite les obstacles comme une autruche se dépliant dans la savane africaine. Sur fond de ciel délavé, déjà brûlant bien qu'il ne soit que neuf heures, sa carapace acquiert des tons ocre. De champ embrumé. Il enjambe un car rempli de

touristes qui écrasent leurs visages contre les vitres et ouvrent la bouche comme des poissons hors de l'eau, au milieu d'un grand vacarme. Ils crient, ils rient. Ils pensent peut-être que c'est un *stunt* organisé par les autorités locales pour les divertir. Sur le pare-brise, les petits monstres continuent de trépigner en phrases.

L'édifice où vivent mes parents et l'enfant est une espèce de grand pigeonnier, un énorme poulailler. C'est un de ces projets parrainés par le gouvernement, contrôlés par les amis des politiciens qui se graissent les poches et finissent par construire des caveaux où les pauvres luttent pour ne pas être dévorés par les coquerelles. Mon père et l'enfant m'attendent. Ma mère agonise, comme d'habitude, enfermée dans sa chambre. Elle a la leucémie ou quelque chose du genre. Pendant que nous marchons dans le parc en direction de l'auto, j'en viens à penser qu'il y a trois versions en moi, et cela m'effraie de penser que je continuerai de mourir après la mort de mon père, que je mourrai avant de mourir. Je regarde le vieux dont la tête contraste, opaque, avec la muraille verte des arbustes. Sa chevelure, blanche et clairsemée, ondoie dans la brise légère qui s'est levée. Le visage, couvert de taches et de protubérances qui lui déforment le nez, révèle une tristesse lourde, pesante, horrible parce que sans motif apparent. Quelque chose d'exclusif, qui émane de sa figure défaite, me touche. Je bouge la tête juste à temps pour voir le conte tourner le coin d'un pas vacillant. Il sue abondamment et sa bouche entrouverte laisse échapper des halètements de coureur épuisé et un nuage de bestioles. Une fois assis dans le véhicule, je mets le moteur en marche et j'actionne l'air climatisé.

La clinique est bondée comme d'habitude. Derrière un guichet, une fille en uniforme, aux lèvres charnues peintes d'un rouge sang, nous remet un carton numéroté. Ensuite, elle nous fait signe de monter l'escalier. Dans la petite salle d'attente, il y a une quinzaine de personnes. Des vieux, pour la plupart, qui conversent entre eux comme s'ils se connaissaient depuis toujours. L'enfant est assis à mes côtés. Mon père a trouvé une place libre juste en face de nous et fait la causette avec un vieil édenté au dos voûté. J'en profite pour l'observer maintenant que j'ai le

loisir de le faire sans craindre de rencontrer son regard. Il est absorbé dans une conversation avec cette masse de peau dont il vient à peine de faire la connaissance. Mon regard fouille ces traits et, dans la déprimante somme de taches et de rides, dommages et trahisons, je découvre une intolérable ressemblance avec mon visage. Je croise les jambes et m'aperçois que je les ai placées dans la même position que les siennes. Ça me rend furieux. Je déplie ma jambe et retire ma main de ma cuisse car la main de mon père repose sur sa cuisse de la même façon, c'est-à-dire les doigts légèrement repliés dans un angle de quarante-cinq degrés. J'esquisse une grimace et je contracte la mâchoire pour échapper à cette ressemblance. À mes côtés, l'enfant, amusé, imite en riant tous mes gestes.

Le médecin est un jeune pédant, un peu bigle, qui m'annonce après un bref examen que le vieux est sourd d'une oreille et que la deuxième est en voie de l'être. Il lui prescrit des antibiotiques car, selon lui, tout résulte d'une infection, et il lui donne rendez-vous le mois prochain. En sortant du cabinet, je vois la tache des phrases du conte ramper et ronronner sur les murs. Gris sur le bleu pâle de la peinture. Les lèvres de la fille du triage sont une suppuration. Les groupes de mots s'ordonnent comme sur une page, formant des paragraphes qui disparaissent à l'instant pour faire place à d'autres qui, à leur tour, se dissipent. Les adjectifs se meuvent à une vitesse vertigineuse. Par instinct, répondant à un vieux réflexe, je fouille dans mes poches à la recherche d'un crayon et d'un bout de papier. Peine perdue. Je décide d'en demander à quelqu'un, mais l'enfant et mon père m'appellent, impatients, depuis la porte de l'ascenseur. Je me dirige vers eux. Un moment, les gens qui nous entourent, les murs et même le sol semblent s'effacer, brumeux, flous. Comme s'ils étaient le produit d'une description en cours, inachevée.

Je brûle l'après-midi, assis sur un banc, à regarder passer les gens. Les corps transitent posément, s'arrêtent devant les vitrines dont les gosiers toujours ouverts s'appêtent à les dévorer. J'aime être là, en marge de la vie qui passe, près des jeunes qui se déplacent, exubérants, déguisés selon la dernière mode. Sont beaux...

texture de peau, fermeté des chairs, éclat du cheveu, gestes gracieux et énergiques. Parfois, je m'approche de l'un d'eux et je respire le parfum qu'il dégage. L'odeur de la vie. Où est-ce l'odeur de sa fugacité? Je m'immerge quelque peu dans cet exercice reposant. Ensuite, j'entre dans une des boutiques. Je déambule entre les cintres chargés de fringues.

— *May I help you?* dit une voix pâle à mes côtés. La fille est toute pâle, d'un âge indéfini. Elle doit avoir entre quatorze et vingt ans. Rousse aux dents légèrement saillantes qui donnent à ce visage blanc un charme particulier. Les mains sont transparentes, et je vois les veines, vertes, violettes, courir en formant un réseau enchevêtré sous la peau. Elle doit avoir les mamelons couleur d'orange, le sexe rouge feu, doux comme une mandarine.

Elle prend une gorgée de son coca-cola tout en m'observant de ses grands yeux couleur aigue-marine. Au moment de boire, ses lèvres s'étirent, élastiques, cernent, adhèrent au rebord métallique, possessives. Par son cou long, svelte, descend ce breuvage immonde pénétrant dans son corps. Elle me montre ses dents de pastèque et me demande une autre fois : *May I help you?*... Je lui réponds en lui conseillant de ne pas boire ces cochonneries métallisées, que cela abîme la peau, corrompt l'âme, et pire, que ça peut même altérer la couleur de ses poils du bas... et je lui montre du doigt la région pubienne.

D'un geste colérique, au moment d'avaler une autre gorgée, elle me tourne le dos. Pendant qu'elle s'éloigne, je contemple ses petites fesses hautes, de celles qui semblent constamment chercher à toucher le dos. Je me suis mis à saliver.

À l'extérieur de la masse quadrangulaire, l'après-midi s'achève. La foule, infatigable, entre et sort par les nombreuses portes, chargée de paquets qui aboutissent dans le coffre des autos. Une croûte violette se détache du ciel et s'abat sur toute chose.

Quand j'arrive à l'auto, il est déjà là, ramassé sur la banquette arrière. Une grande masse amorphe qui tremble, mordue par une armée infinie de mots.

Il y a longtemps, je voulais être écrivain. Ensuite, j'ai connu quelques écrivains et j'ai renoncé aussitôt. Je me suis mis alors à

écrire, et rien d'autre. Je croyais (je lisais beaucoup à cette époque) à une mission, à quelque chose de mystérieux et d'encourageant, un destin qui me poussait d'un côté comme de l'autre. Cela dura un temps. Ensuite, je me rendis compte qu'il n'y avait pas de mission et je n'ai plus jamais écrit, bien qu'à tout moment m'apparaisse une bonne histoire, un bon poème, ou le ton pour un roman transcendant ou quelque merde du genre de celles que je croyais importantes auparavant. Chose certaine, elles ne le sont pas.

Dès qu'on nous lâche dans ce monde, tout cesse d'avoir de l'importance. Si quelque chose a de l'importance, c'est l'avant. Une fois sorti de là-dedans, on n'y peut rien. J'aime la nuit parce que c'est comme c'était là-dedans. Un étui obscur, humide et infini. C'est pour ça que je m'assois à la regarder. Peut-être bien que ça me fait aussi penser à mes amis morts. Je n'ai jamais eu beaucoup d'amis. Quelques-uns qui sont morts jeunes. Mais je pense à eux en contemplant la nuit. Je m'assois sur la première marche — il y en a trois — devant la maison, et comme il est tard et que les gens sont allés se coucher et ont éteint les lumières, l'éclat de la voûte capitonnée là-haut, là-bas, se distingue mieux.

La plus belle nuit que j'aie vue, c'était dans la campagne de mon pays, en pleine montagne. Je crois qu'il n'y avait pas une seule ampoule, un quinquet ou une bébelle allumée vingt milles à la ronde. J'avais sur le terre-plein poussiéreux, la poussière, lave de mercure, épaississait au contact de la lumière. La lune jetait des torrents sur le champ paisible. Les étoiles éjectaient à l'unisson sur mon visage. Ça chantait humainement dans l'éternité inhumaine.

Ici, c'est différent. Ici, c'est le *downtown* qui irradie une lumière artificielle, et les millions d'autos et les millions de lumières des maisons. Même sous l'eau, dans les piscines, il y a des lumières. Comment peut-on voir la nuit dans ces conditions? Je pense toujours à mes amis morts en regardant la nuit. Je ne sais pas pourquoi je l'identifie avec eux. Je ressens toujours une drôle de joie de savoir qu'ils sont morts. De savoir qu'ils se

sont échappés de toute cette merde. Qu'ils soient retournés peut-être dans cet étui humide, obscur et infini.

J'entre et j'allume la télé dans l'espoir qu'il y ait quelque chose à voir. Je dévore mon snack avec ennui. Tranches de porc frit, riz et fèves noires, bananes frites. C'est l'heure des infos. En revenant de l'école, un jeune de quatorze ans a fait feu et tué son père et sa mère, et blessé grièvement sa jeune sœur. Autre touriste allemand attaqué. On lui a volé son portefeuille à la pointe d'un revolver pour ensuite lui passer dessus en auto. Autre chaîne : une grand-mère a tué la fillette que ses parents lui avaient confiée. Elle l'a étranglée avec le fil du téléphone pour ensuite la mettre au congélateur. On raconte ensuite qu'un jeune et gentil papa a violé son bébé de neuf mois. Les voisins interrogés le décrivent comme un bon voisin, serviable, marié à une femme adorable. Un type normal, disent-ils. J'appuie sur un bouton : on présente un reportage spécial sur la clique de jeunes qui ont tiré à bout portant dans le visage du professeur de musique de l'école secondaire. Je hais la musique, dit l'un d'eux, dix-sept ans, avec un léger sourire, tout en bravant la caméra. Dans la chambre du leader du groupe, on a trouvé un plan de l'école, un autre plus détaillé pour la faire sauter au dernier jour de la session et des explosifs. Ces jeunes se font appeler *Lords of Chaos*.

De la cuisine me parvient un bruit d'ustensiles. Et une forte secousse. Le plancher de bois, recouvert d'un tapis usé et sale, retentit sous ses énormes pieds. Que peut-il bien fabriquer ? La maison est déjà saturée d'insectes. L'atmosphère bourdonne et se tord comme une bande élastique sur laquelle resplendit la carapace des mots aux tons hâves et écaillés. Ils ont changé, le dynamisme qui les animait a diminué. Le conte sort de la cuisine, avance lymphatique vers la salle à manger et m'observe la bouche serrée. Il y a quelque chose d'implorant dans son regard humide. Le visage, maintenant jauni, malade, s'est couvert de pustules, de plaies qui expulsent elles aussi des mots, mais plus sombres, quoiqu'ils disent la même chose : *Le ciel est une tache*.

Les mots jaillissent de sa peau, de tout son corps, et rampent dans l'air et se joignent à la masse qui flotte et qui m'interdit

presque de marcher. Des milliers de fées, d'insectes et de bêtes volantes nuisibles gisent écrabouillés sur le tapis qui s'humidifie au contact des liquides visqueux qui coulent de leurs entrailles. Il va jusqu'au sofa et s'allonge pour dormir. Il souffle comme un asthmatique. Je pense à Lezama Lima.

Il est tard. Je ferme la télé. Je me lève et me dirige vers la chambre. Un énorme mot vert se pose sur mes lèvres. Je l'écrase d'une claque. Je secoue le couvre-lit qui grouille de bestioles. Je pisse. J'ai une belle longue queue à tête massive qui propulse l'urine avec furie.

Je me suis endormi quand sonne le téléphone. C'est ma mère. Sans même me donner le temps de la saluer, de lui demander comment elle va, elle se met à me raconter l'histoire de son amie, celle qui se meurt. Toutes ses amies se meurent de toutes les maladies funestes possibles et impossibles.

— J'ai une douleur au cou qui me descend jusque dans les jambes, crois-tu que c'est le cancer ? me demande-t-elle.

— Bien sûr que c'est le cancer, c'est un symptôme, je n'ai aucun doute, c'est le cancer, que je lui réponds.

— Je prends maintenant du Restoril 30, continue-t-elle, sans m'écouter, j'ai arrêté le Prozac parce que ça ne me faisait plus rien, ça m'engourdissait la langue et tout... une fatigue, une chose. Je suis anéantie. J'ai parlé à une amie, celle qui s'est tapé un lumbago et elle m'a dit : « Tu es folle, prendre du Prozac, ça va te déprimer davantage. Le médecin qui t'a prescrit ça est un idiot ! » Alors je prends du Diazepan qui est une autre merde, mais il faut bien que je prenne quelque chose. Je suis désespérée, désespérée ! Ça fait trente ans que je suis ainsi et rien ne me fait de l'effet. Rien. J'ai tout essayé et c'est toujours pareil. Je suis foutue, foutue. L'autre jour, j'étais au bord de la folie et je me suis précipitée à la clinique et ils m'ont fait toutes sortes d'analyses : urine, sang, selles, biopsies, électros, ils m'ont examinée jusqu'au troufignon et ça n'a rien donné. Je manque d'air. Ah ! ça, c'était avec mon nouveau médecin. Ortiz, je l'ai laissé, c'est un mange-marde. Le nouveau est un petit jeunot. L'autre jour, quand je suis allée pour mon check-up à l'estomac, il m'a ordonné de me

déshabiller. Quel gentil jeune homme ! Il m'a dit : « Déshabillez-vous ! » Le corset et tout. Il m'a touchée ici et là. C'est pas comme Ortiz. Quelles mains il a, ce médecin ! Dieu ! Quelles jolies moustaches ! C'est une éminence, une éminence. Quand il a eu fini de m'examiner, je lui ai baisé les mains et je lui ai dit : « Merci docteur, que Dieu bénisse ces mains que Dieu vous a données pour soigner et faire le bien ! » Oui, je lui ai baisé les mains ! Il a ri et m'a dit que c'était vrai, que j'avais raison, et il a penché la tête de côté. Quelle gentillesse ! Je suis au lit et je souffre d'arthrite. Ce coude... Penses-tu que c'est la leucémie ?

— Bien sûr, dis-je.

— Je suis éreintée, éreintée, je ne peux pas bouger du lit. Tantôt, percluse d'angoisse, j'ai mangé un peu de riz et de viande avec des pommes de terre ; en me traînant, je me suis fait infuser un peu de tilleul pour prendre avec mes pilules. Je suis revenue avec la Levomepromecina... et maintenant que l'enfant s'est endormi... la Imipramina 100...

— Maman, je dois dormir, à demain.

Je raccroche. Le conte, comme une grande pourriture, entre lentement et se jette sur un côté du lit. Il murmure sans cesse sa rengaine de crécelle sur le ciel et la tache. Il respire à grande-peine. Des milliers de bestioles grimpent sur le couvre-lit et l'enveloppent totalement. Je me couvre la tête. La viande de porc à moitié digérée me remonte dans l'estomac. Presque endormi, je vois que la nuit s'est assise à mes côtés. Son énorme visage me regarde. Ses yeux débouchent sur un grand champ où mes amis morts gambadent et me font signe de les rejoindre. J'essaye de les contenter, mais mon corps n'obéit pas, pris qu'il est dans une épaisse somnolence. La pluie se met à taper dans la fenêtre. Je m'endors.

Dimanche. Le jour est déjà levé. Aujourd'hui, c'est jour de visite à Maria ; la journée du bâton, la journée de la décharge. Du lait qui coule. C'est aussi la journée pour voir la mer. Les deux choses sont reliées, la mer qui est une semence bleue, et la semence qui jaillit impétueuse, à grands jets, est la mer que nous portons en nous.

Le conte est arrivé tout mouillé. Mais il est devenu rapidement sec. Voilà maintenant qu'il se perd dans ses fringues. Il y a des plis profonds là où était sa grosse panse. Dans un coin de la chambre, cette chose en lui continue de marmotter des phrases qui courent en tous sens et se dispersent dans toutes les pièces. Hier soir, il y a eu une averse. Devant la maison s'est formée une grande flaque d'eau. Le gueulard du coin fait du bruit comme si quelqu'un en bas se gargarisait. L'air est chargé d'eau. L'humidité va durer des heures. Au moment de sortir, l'humidité pénètre mes pores et atteint mes os. Mes articulations enflent. La maudite arthrite progresse à grands pas. Je mets le moteur en marche. Il cale. J'essaye de nouveau. Je le laisse se réchauffer un peu et je prends ensuite Celia Cruz Boulevard. Au point de jonction de la I-95, je vois la tour de la Banque centrale, orange et verte (couleurs des Hurricanes, l'équipe de football de l'université), encore illuminée. La tour est tellement haute que la lumière crève les nuages en les teignant légèrement. Dans la vitre tourbillonnent les mots. J'actionne les essuie-glaces et les mots sont projetés sur le pavé mouillé.

Je n'ai pas pissé depuis hier soir et la verge m'élançe. Si je ne me hâte pas, je devrai m'arrêter pour pisser avant d'arriver à Miami Beach. J'accélère car je ne veux pas faire perdre l'orgasme à Maria. Je traverse l'épais manteau de ce moment qui n'est pas encore le jour et qui n'est déjà plus la nuit. Cet espace, cette terre entre lumière et obscurité où je pense qu'il pourrait arriver quelque chose d'extraordinaire. Dans le rétroviseur, je vois le conte courir derrière moi avec une énergie dont je ne le croyais pas capable. Il est évident qu'il fait un effort désespéré. À chaque pas, il laisse une traînée de phrases, d'insectes qui roulent sur l'asphalte. Les rares véhicules qui transitent à cette heure-là les écrasent. Je laisse derrière le *downtown*, l'édifice de la bibliothèque qui ressemble à une prison, le musée d'art et une affreuse sculpture d'Oldenberg qui a coûté neuf cent mille dollars et qui est devenue le refuge des nombreux mendiants qui pullulent sous les ponts. Je passe à côté du capharnaüm tout-puissant qu'est le Miami Herald, le dernier bastion des Anglo-Saxons qui se refusent à battre en retraite devant

l'avalanche de tout ce monde qui parle espagnol. Nous-mêmes. La baie éclate sous le soleil. Les bateaux de croisière se pressent devant les quais. Le ciel laisse échapper un cri aigu. Les pins, à deux pas de l'eau salée qui se brise en formant des crêtes blanches, s'accrochent aux pierres. Ils plient, fouettés par le vent qui vient de se lever au moment même où j'entre dans Miami Beach.

Je grimpe à la course les escaliers. Les cinq étages de l'édifice rose sur Española Way. J'arrive, à bout de souffle. Elle m'ouvre la porte, au fond d'un corridor qui sent le vieux. Elle a plus de quarante ans. C'est une de ces femmes fortes, au visage rond et aux seins énormes. Elle rit nerveusement, comme une adolescente. Elle m'embrasse. Parfois, au lit, grimpé sur elle, je pense qu'elle pourrait être ma mère. Sauf qu'elle ne parle pas tout le temps de médicaments. Elle sautille comme une balle dans ce petit appartement bien éclairé. La première fois que je l'ai vue, elle m'a paru vieille, mais maintenant je suis content de pouvoir venir ici le dimanche. Elle ne se lasse pas de me sucer, sans rage, sans luxure, comme si c'était un bonbon caramel. Sur le minuscule balcon, le soleil tape dru bien qu'il soit amorti par les plantes en pot. À quelque cent mètres, la mer tressaille, la chaleur s'installe.

— Je vais pisser, dis-je. Dépêchons-nous.

Elle rit tout le temps en me montrant ses gencives. Ses yeux brillent.

Elle a un cul blanc et énorme, d'une texture soyeuse. Elle s'agenouille dans le bain. Je me place derrière et j'attends. Elle enveloppe sa tête dans une serviette et, de ses deux mains, elle ouvre ses fesses. Elle tire avec force et la peau distendue aux abords de l'anus s'étire. Les plis se dilatent et l'orifice s'agrandit. Ça m'élançe. J'endure. Elle bouge les mains, produisant un balancement des hanches, sans diminuer la pression sur les fesses qui se colorent sous la pression des doigts. Ma verge va éclater. Je résiste. J'attends ses ordres. Le contraste du rouge vif de ses ongles sur la peau transparente de ses cuisses m'excite à l'excès. Le mouvement de ses mains s'accroît et elle me crie : Maintenant ! La voix jaillit enrouée, délicieuse. Je dirige le membre dans la direction appropriée. Je vise juste. Avec un profond

soulagement, j'expulse l'urine accumulée. Le jet va frapper son anus ouvert. Je la maintiens dans l'orifice. L'urine éclabousse le derrière, roule sur le dos cabré, entraînant avec elle les mots morts, mouille ses cheveux. Sur mes jambes, mon ventre. Odeur puissante qui nous enveloppe. Il m'en reste encore lorsqu'elle se met à crier. Elle mord la serviette et brame pendant qu'elle vient longuement. Elle commence à pleurer et, d'une voix entrecoupée, elle susurre, suppliante : « Viens maintenant, maintenant, maintenant... » Alors je m'accroupis derrière elle tout en enfonçant mon phallus dans son anus. Elle recommence son raffut étouffé par la serviette. Je n'en peux plus et je viens. Je crie moi aussi. Nos voix, d'une beauté mélancolique, flottent, s'entremêlent et se posent sur les dalles blanches ramollies. Du coin de l'œil, je vois le conte qui se profile dans le cadre de la porte. Il me regarde d'un air suppliant. Une larme coule sur sa joue osseuse, rugueuse.

— *Le ciel est une tache*, dit-il.

On prend notre bain ensemble. Installés dans un grand soulagement. Ses seins sont comme des melons et je la contemple pendant qu'elle se les frotte. Tous les dimanches, nos corps exécutent les mêmes mouvements. Presque identiques. Elle me savonne les testicules, les manipule comme si c'était quelque chose de très fragile. On s'assèche avec de grandes serviettes tièdes.

Dans le lit parfumé, on folâtre quelque peu. Elle met mon pénis dans sa bouche et elle le savoure. Son sexe sent et goûte bon. Ses cheveux sont clairs, presque blonds. Son vagin brûle quand je la pénètre. Chaque fois qu'elle est sur le point de venir, elle demande ma langue et, désespérée, me la suce. On n'aime pas employer de condoms, alors, quand je n'en peux plus, elle me le sort, et d'un geste habile, précis, produit d'une longue pratique, elle place le phallus humide entre ses seins qu'elle soutient des deux mains, et je viens à grandes émissions qui lui aspergent le cou, le visage, la langue qu'elle sort en souriant. Quand je la baise, l'odeur et la saveur de la semence entrent dans mon corps et cela augmente le plaisir.

Une fois la chose terminée, je ressens un peu de dégoût. La saveur de sa bouche s'affadit, les rides s'accroissent. La beauté du désir l'abandonne. Les yeux regardent dans le vide. La mâchoire tremble. La masse des seins, souillée, soumise, m'empêche de voir son visage. Ma tête repose sur son estomac. Du nombril, grand et profond, émergent des bestioles-mots, des bestioles-phrases. C'est la cohue. Elles tâtent la peau de leurs longues pattes pour ensuite s'enliser dans la sueur. Je me lève pour prendre un autre bain.

Sur la table, couverte d'un ciré, s'entassent les plats. Comme je déteste la bouffe de restaurant, c'est jour de fête pour moi. Fèves rouges, riz blanc, viande avec pommes de terre, salade d'avocat, laitues, concombres et tomates. Les oiseaux en cage, près de la fenêtre, ne cessent de s'agiter. Plus aucune trace de la pluie de ce matin. Le ciel est d'un bleu ! Et le soleil fustige la surface de la mer que nous pouvons apercevoir entre les flancs de deux horribles hôtels art déco. Je savoure la texture de l'avocat qui fond dans ma bouche.

— Cette semaine, je m'en vais en Californie. Ma fille m'a déniché un gentil boulot. Elle dit que je ne devrais pas être ici à laver les planchers comme une domestique, sachant que là-bas je pourrais avoir un meilleur emploi et gagner plus...

Elle devient sentimentale et cela m'ennuie.

— Le flan, c'est toi qui l'as fait ? Il est délicieux.

Ses yeux se remplissent de larmes. Elle doute un instant. Elle regarde le mouvement fou des oiseaux.

— Tu sais... Je vais apporter les photos que j'ai prises de toi... Celles, tout nu... pour me masturber là-bas.

— Bonne idée. Donne-moi quelques-unes des tiennes, je vais faire la même chose ici. On peut se téléphoner et le faire à l'unisson. En synchronie.

On rit.

— Je suis vieille...

— Ne dis pas ça..., fais-je en mentant.

Je descends Española Way en direction de la mer. Je traverse Collins Avenue en évitant les bandes de vieux qui circulent en

tous sens. Beaucoup de juifs, certains vêtus de noir. Ils entrent et sortent des boutiques, becquetant l'air et discutant en yiddish. Je les vois s'agiter à deux pas de la mort, reliques d'un temps lointain, déplacés par l'avalanche de Cubains, Nicaraguayens, Salvadoriens, Péruviens, Argentins et tous les autres. Gens à la peau foncée, du Sud, qui s'obstinent à échouer près de la mer, marmonnant leurs jargons respectifs. Rouge, mauve comme une peau malade, orange. Pus. Suppuration du bout du monde. Mer du crépuscule. Je marche sur cette frange de terre entre la mer et les vieux hôtels fardés de Ocean Drive. Très peu de monde sur la plage à cette heure-là. Des groupes épars de touristes émergent des dunes soyeuses sur lesquelles on peut distinguer les traces des tracteurs qui, très tôt le matin, ramassent les déchets de la veille. À tout moment, on tue un de ces touristes pour lui chiper son portefeuille, mais ils continuent d'affluer. Quatre femmes d'on ne sait où sautillent à côté d'une radio jouant à tue-tête. L'une d'elles a les tétons à l'air et ils sursautent à chaque mouvement. Je suis sûr que s'il se met à pleuvoir, ce sera comme dans un rêve que j'ai fait. Il tombera de la merde.

Je me suis rappelé ces quelques vers :

*Le faisceau de lumière
devine les visages lointains.
La lumière viendra docile en tressant
l'air avec l'eau à peine souvenue.
Toujours le jet sans sa légère épée.
Brièveté de cette lumière, totale délicatesse.*

Des vers du genre que je veux oublier. Parce que lorsque je me rappelle ces phrases, je ressens quelque chose de semblable à l'espoir. Et la seule façon d'être libre, c'est de n'avoir aucun espoir.

Le ciel est une tache, répète-t-il, tout bas. Il est debout face à moi, à la fleur du crépuscule. Je m'approche et je lui administre une baffe dont l'éclat rebondit sur le sable humide en laissant un sillage sinueux. Je le regarde dans les yeux. Je m'approche un peu

plus près. Il n'a pas bonne mine, il mesure à peine un mètre et demi, il continue de sécher, de se dégonfler. Il ne lui reste que quelques poils sur la tête, et sous ses yeux profonds grouille une paire de cernes énormes semblables à des marques de coups de fouet purulents. Je m'approche encore un peu plus et, sans cesser de le regarder, sans qu'un clignotement révèle mes intentions, je lui descends un de ces coups de pied dans les couilles. Il fait une horrible grimace. De ses pupilles jaillit un chapelet de mots obscurs, lents, tachés d'un épais liquide. C'est comme si ses yeux fondaient. Il tombe à genoux, le visage décomposé par la douleur, mais entre les dents de lait, lâches et anormalement espacées, continuent de gicler des mots qui aussitôt s'organisent pour former cette phrase : *Le ciel est une tache*. Je lui donne un autre coup de pied, cette fois au flanc. Les côtes craquent. Il émet un braiement qui jaillit comme un gros rot du fond de son ventre maigre et flasque. Je m'éloigne de ce tas qui a l'air d'un animal en putréfaction entouré d'un nuage de mouches. Les touristes, témoins de la scène, font comme si elles n'avaient rien vu et continuent de se trémousser. Elles branlent comme des possédées leurs fesses répugnantes de blancheur. Elles doivent sans doute venir d'un de ces pays sans soleil.

Je flâne sur la plage jusqu'à la tombée de la nuit. Je me rends compte qu'aujourd'hui la nuit est verte. Vert de Prusse. Maintenant que Maria s'en va, je pense à toutes ces femmes que j'ai connues. Je me rappelle juste les corps. Les seins de l'une, le sexe de l'autre, la saveur d'une bouche charnue, l'odeur de la peau, un rire sonore. Tout se mêle en moi et je ne sais pas trop ce qui appartient à qui. Peut-être que je mets les fesses de Sara à Olguita. Les tétons de Lillian (gros, massifs, comme si elle venait d'avoir un enfant, suffisait d'un léger pincement pour que gicle un filet de lait sucré) à Maritza. Le cul noir, rugueux, couvert de crins de Rosa à la pâle, fragile (je la pénétrais en pensant que si je la mettais toute, je passerais au travers) Nubia. Fragments. Parfois, tout ce qu'il me reste d'une femme est un geste, l'atmosphère poisseuse d'une chambre sale, louée, sans eau courante, où nous faisions l'amour dans l'écœurant été havanais. Ou un hurlement

qu'elle poussait de sa partie animale quand j'éjaculais, et peut-être la gardais-je pour cela. Certains cris de Bertha lorsque, à sa demande, je la pénétrais et que sa peau métissée frémissait au rythme de braillements élémentaires, superbes, parfaits. Le sable se refroidit au contact de la brise qui parcourt la rive. Bientôt, Maria deviendra un fragment elle aussi, et quelque autre reste me parviendra au milieu d'une vague de souvenirs. Que restera-t-il dans quelques années ? Une senteur d'urine émaillant la blancheur du bain ? Ou la délectation avec laquelle elle savourait mon sperme ? Vanille, disait-elle, en me regardant.

Je marche dans l'obscurité. J'enlève mes souliers et mets les pieds dans l'écume qui brille comme un liquide infernal dans le vert qui tombe du ciel. Vert de Prusse. Dans l'air, il y a aussi quelque chose d'infernal, mais sans le sentiment de culpabilité hypocrite de l'Église catholique. Infernal, sans mérite ni châtiment.

À quelques mètres, près d'une cabine de sauveteurs, un gros oiseau plane dans la noirceur du ciel. Il se pose, il court, les ailes déployées. Je le poursuis. Il ne semble plus capable de voler. Il est presque de la taille d'un humain, d'un bambin, un bambin aux longs bras. Finalement, il décolle maladroitement et passe près de moi en direction du large.

Lorsque j'arrive, je regarde la maison avec méfiance. Je ne descends pas, je cherche quelque détail anormal. J'ai oublié de laisser une lampe et la maison baigne dans les ténèbres. Il fait noir et, dans le quartier silencieux, brillent quelques rares lumières. C'en est fait du week-end. Demain matin, je dois me lever tôt pour aller bosser. Les troupes soumises, les troupes domestiques : nous. À la radio, Bola de Nieve, de sa voix déchirée, chante une chanson d'amour. Comme lui seul peut le faire. *Yo sé bien que estas herido, mil saetas al oído... que volaron y traidora, una fue la que te hirio...* C'est à cette heure-là qu'on peut écouter la radio. Tous les patriotes de l'exil, tous les trafiquants d'influence, tous les vendeurs de pacotille, tous les analphabètes devenus philosophes, se sont retirés dans leurs opulentes demeures des quartiers chic, après avoir harangué l'exilé pour qu'il se sacrifie un peu plus car

nous sommes à un pas de la victoire. C'est à cette heure-là qu'ils mettent de la musique. La voix de Bola s'élève comme la plainte sauvage d'un amant inconsolable, et la nuit sur ma tête, sur le toit rouillé de la vieille Toyota, s'humanise, s'adoucit, conduite par le Bola qui agite sa baguette et la dirige comme si c'était un orchestre. *Que me libres solo quiero de este dardo traicionero, que mi vida sonadora sin piedad... enveneno...*

Je me décide enfin à sortir de l'auto. Je traverse le jardin trempé par l'averse. Je tire les trois verrous qui n'ont pas empêché les voleurs de vider deux fois la maison depuis que je suis ici. J'entre. J'allume. Ils sont tous morts. Ils forment une crème épaisse et grise qui recouvre les meubles, le tapis, les murs du salon. Je les écrase tout en avançant vers la cuisine. Je bois un coup d'eau. Le reste de la maison est dans le même état. Tous les insectes, tous les mots, les fées à nichons : morts ou agonisants. En écoutant leurs corps crisser sous la pression de mes souliers, je me dirige vers ma chambre. Dans le même coin où je l'ai vu pour la première fois se trouve le conte. Je le reconnais à peine. Le crâne huileux, la peau sèche, poudreuse, crevassée, comme si des milliers d'années avaient passé sur elle. Le visage creux, les os saillants, poussés vers l'extérieur. Le regard, enfiévré, a encore cette lueur éteinte et opaque. Je regarde dans ses yeux, essayant d'en voir le fond. Rien. De la bouche entrouverte s'échappe un filet ténu de mots agitant les pattes en tous sens, à moitié morts, qui dégouttent sur sa chemise froissée. Je touche son estomac avec précaution et mes doigts enfoncent le sternum comme si rien ne le soutenait. Il émet un vague ronflement. Je retourne aux yeux, le peu de vie qui y reste s'éteint. Je crois qu'il est mort. Je m'éloigne. Je vais à la penderie et je sors le balai et l'aspirateur. Je commence par la cuisine. Je secoue les meubles pour que les bestioles déjà séchées tombent au sol où je pourrai mieux les ramasser. Il y en a tellement que je dois changer à tout moment le sac de l'aspirateur. J'ouvre encore le frigo, je prends une autre gorgée de jus d'orange à même le contenant. Je jette les cornets pleins de bibittes mortes dans des sacs à ordures. Je retourne dans la chambre avec un des sacs. Le conte s'est écroulé dans le coin. Il

ne reste que des vêtements, des lambeaux de chair molle collée aux os que l'on aperçoit à travers la chemise usée. Les tibias émergent des baskets sales. Je lui donne un coup de balai et il se défait complètement. La colonne vertébrale se brise en morceaux qui s'éparpillent comme des perles de collier, pendant que le crâne tombe sur le sol avec un bruit léger. Je frappe une autre fois et les os se pulvérisent. J'ouvre le sac et j'y jette les restes. Dehors, la nuit s'éteint et se refroidit au contact de l'aube. Je transporte les sacs de plastique contenant les déchets domestiques et ceux contenant les restes du corps, et je les dépose à côté du poteau électrique. Les voisins ont déjà mis les leurs et, comme tous les lundis matins, le camion les emportera. Quelqu'un a laissé un fauteuil délabré, des branches d'arbre fraîchement coupées, une chaise défoncée. Les sacs noirs forment un amas confus dilué par l'obscurité. Une fois revenu à la maison, je décide de retourner voir lequel des sacs contient le conte, mais en vain. Tous sont semblables dans la lueur de la nuit millénaire.